Section clinique de Strasbourg - Partenaire et symptôme - 13 février 2021

Du symptôme à la fin de la cure

Préambule : Il y a eu quatre périodes dans ma cure, et trois analystes.

Je laisse un peu de côté la cure avec le premier analyste car elle été plutôt une psychothérapie.

Mon exposé porte surtout sur les trois autres périodes : une cure d’une vingtaine d’années avec le deuxième analyste, suivie d’une cure de deux ans avec le troisième analyste.

La fin de la cure a été possible grâce au retour vers le deuxième analyste, d’où le titre de mon premier témoignage : Retour vers le futur.

« Quel est votre symptôme ? » m’a demandé l’analyste au début de ma deuxième cure. Je n’en savais rien, car en effet, c’était l’angoisse qui m’avait conduite chez le premier analyste quelques années auparavant et cette première cure n’avait pas permis l’émergence d’un symptôme analytique.

Souvent, les sujets qui s’adressent à un psychanalyste se plaignent d’abord de leur angoisse, d’être déprimés, ou d’avoir peur de l’avenir, et de plus en plus souvent de leurs addictions, quelles qu’elles soient, voire de leur douleur d’exister.

Dans mon cas, l’angoisse avait trouvé dans la première cure une certaine résolution, basée sur des identifications que les interprétations du psychanalyste avaient renforcées, solutions qui m’ont soutenue dans le monde, un certain temps.

Chacun a une manière d’être qui n’appartient qu’à lui, avec la répétition d’actes ou de pensées qui le surprennent parfois mais qu’il excuse par un *“C’est plus fort que moi”*. Cette particularité prise dans ce qu’il y a de plus intime au sujet peut être parfaitement ignorée ou en partie reconnue, faire souffrir ou au contraire être assimilée à la personnalité ou au caractère.

Ce qui pourra être reconnu comme symptôme apparait d’abord comme la solution singulière qu’un sujet a trouvée, qui n’est jamais simple, et qui peut apparaître comme un mode de vie dont le sujet ne reconnait pas d’emblée qu’elle n’est évidente que pour lui. « Je suis comme ça, j’ai toujours été comme ça ! ». Pour ma part, l’étourderie était depuis l’enfance un trait de caractère qui m’excusait auprès de mes parents de tout ce que j’oubliais. Jamais grondée, même quand en 6ème j’oubliais de faire mes devoirs au point d’être collée tous les jeudis. L’idée était que je finirais bien par me lasser.

Le sujet névrosé, va se justifier sans fin, jusqu’à ce qu’il entrevoie que d’une certaine manière il est pour quelque chose dans ce dont il se plaint. Le symptôme se manifeste comme tel au moment où il devient insupportable pour le sujet lui-même.

La cure va s’engager sur la supposition que le symptôme veut dire quelque chose, qu’il recèle une vérité qui est à découvrir, à retrouver. Cette constitution du symptôme énonce un « vouloir dire » qui était en attente d’une rencontre avec un destinataire « adéquat », qui sache le lire.

Dans les débuts de son enseignement, Lacan partage avec Freud cette thèse de la vérité retrouvée par le déchiffrage et la lecture des formations langagière du symptôme : « L’inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c’est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est inscrite ailleurs.[[1]](#footnote-1)». Le mensonge, là, c’est le fait qu’un signifiant vient à la place du signifié refoulé.

Lacan énonce alors ce qui permet de trouver les éléments qui déterminent le symptôme

« À savoir :

-dans les monuments : et ceci est mon corps, c’est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d’un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;

-dans les documents d’archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, [...] quand je n’en connais pas la provenance ;

-dans l’évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m’est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;

-dans les traditions, voire les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;
-dans les traces, enfin, qu’en conservent inévitablement les distorsions nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l’encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. »

Cette longue citation est très intéressante, car elle rassemble les éléments qui peuvent surdéterminer un symptôme, les signifiants qui ont percuté le corps et qui vont petit à petit dans la cure être repérés dans le travail analytique. Dans l’hystérie par exemple, le symptôme découpe le corps en organes avec le langage, avec le signifiant, sans tenir compte de l’anatomie. Le corps garde la trace du signifiant.

Jacques-Alain Miller le précise « En fait, la question est en effet posé par l’œuvre de Freud, d’articuler signification et satisfaction et on peut dire qu'une dialectique est ainsi ouverte entre signification et satisfaction, comme à l'intérieur de chacune de ces deux notions. [[2]](#footnote-2)» Dans *L’os d’une cure*, il ajoute que « le symptôme chez Lacan est la connexion du signifiant et du corps [[3]](#footnote-3)».

Comme je l’ai indiqué dans mon premier témoignage, le récit de ma naissance que ma mère a souvent répété, prenait un caractère épique dans cette phrase « tu as été oubliée dans la balance ».

Cette dimension épique tenait à la contingence : seule en Afrique au moment de ma naissance, ma mère avait vécu cet événement comme une expérience de solitude qui l’avait marquée, solitude tamponnée par la présence de ce nouveau-né que j’étais ;

De même, le stock de vocabulaire qui m’est propre, les signifiants de mon histoire relevés dans la cure, est issu de la façon de parler de l’entourage familial : par exemple le signifiant « balance » dans le récit maternel est suffisamment équivoque pour qu’ensuite il soit progressivement retrouvé dans la cure dans différentes acceptions. De même l’absence de mon père lors de ma naissance tenait à ce qu’il était alors en « tournée » sur le fleuve, ce qui était sa mission au Sénégal. Le signifiant « tournée » fait partie du stock de vocabulaire qui sera décliné de diverses façons et me permettra d’éclairer mon désir. Dans sa forme « retour », ce signifiant désignait ce qui avait été la source d’une nostalgie de mon enfance africaine, nous avions quitté l’Afrique sans retour.

Lacan insistera toujours sur ce mode de parler propre à chaque sujet qui fait que certains signifiants ont une signification particulière que le sujet leur donne. Ou comme il le dira bien plus tard : « chacun, à chaque instant, donne un petit coup de pouce à la langue qu’il parle [[4]](#footnote-4)».

Dans un premier temps, Freud s’est attaché au déchiffrage du symptôme pour en faire surgir la vérité cachée. Il s’agissait de « retrouver la langue première des symboles [[5]](#footnote-5)», qu’il a énumérée sous la forme des hiéroglyphes de l’hystérie, blasons de la phobie, labyrinthe de la *Zwangsneurose*, armes parlantes du caractère, etc. dont il s’agit de délivrer le sens emprisonné.

Dans mon cas, le travail de déchiffrage a permis de saisir le signifiant oubli dans diverses occurrences : oublier, et se faire oublier par l’absence, par les retards. J’arrive presque toujours en retard aux séances, et il me fallut du temps pour être moi-même dérangée par mon retard. Ce retard faisait dire au premier analyste qui établissait des séances à durée fixe : « pourquoi vous privez-vous de la moitié de vos séances ? ». Le second analyste ne disait rien à ce sujet mais savait interroger mon absence quand elle durait trop « Donnez-moi de vos nouvelles à l’occasion ». Faire attendre l’autre pour m’assurer de son amour ? Cette explication par le sens, à laquelle j’ai d’abord pensé ne suffit pas, alors qu’il s’agit de la réitération du mode de jouir du fait du dire maternel qui avait percuté mon corps : « tu as été oubliée dans la balance ». La question alors était plutôt de vérifier si l’analyste m’oubliait, alors que j’ai cru dès la deuxième séance qu’il avait oublié mon nom. Sur un versant, oublier, se faire oublier, et sur l’autre versant vouloir être inoubliable pour l’autre.

Freud faisait également l’hypothèse que le symptôme est le résultat du refoulement d’une motion inacceptable pour le moi. Le refoulement porte sur une revendication pulsionnelle et « le symptôme serait le signe et le substitut d’une satisfaction pulsionnelle qui n’a pas eu lieu[[6]](#footnote-6) ». Le symptôme est une souffrance qui d’une certaine manière satisfait. C’est ce qui rend difficile le traitement du symptôme car le sujet, quoi qu’il en dise, y tient.

La phrase de Freud indique les deux aspects du symptôme : le signe est du domaine du signifiant, du langage, la satisfaction pulsionnelle renvoie à ce que Lacan va appeler la jouissance.

Dans *L’os d’une cure*, Jacques-Alain Miller demande « Que veut dire Freud ? Il peut y avoir une articulation signifiante des fantasmes dans l’hystérie, sans troubles pour la vie, pendant longtemps, puis à un moment donné, on s’aperçoit que ces fantasmes sont activés, investis et commencent à perturber l’existence du sujet. [[7]](#footnote-7)»

Dans mon cas, c’est le surgissement de l’angoisse devant la décision de quitter mon mari, se séparer faisant surgir l’angoisse de mort. Comme je l’ai dit dans mon premier témoignage, la première cure a permis que l’angoisse disparaisse, mais ne m’avait rien appris sur ce qui était en jeu.

Dans le premier temps d’une cure, la constitution du symptôme analytique est nécessaire pour que le travail de déchiffrage s’engage. Pour que l’oubli se constitue comme symptôme, il a fallu que soit plus ou moins discrètement souligné par l’analyste, par le contrôleur, ou par le partenaire amoureux, en quoi il dérangeait. J’avais à en répondre. Je l’ai dit, j’arrivais presque toujours en retard aux séances, le deuxième analyste ne disait rien, jusqu’à ce qu’un jour, alors que j’étais à l’heure il me dise : « Vous pourriez être à l’heure ! ». Surprise par cet énoncé, le retard se mit à me déranger.

« Le signifiant a foncièrement une incidence de jouissance sur le corps. Lacan l’appelle le symptôme. En ce sens le symptôme va au-delà du fantasme. »

Qu’est-ce que le fantasme ? Dans le fantasme, le sujet, divisé par le signifiant, trouve sa substance, son être, dans un objet qu’il est pour le désir, pour la satisfaction de l’Autre. Cet objet, l’objet petit *a*, est un médiateur entre le langage et la jouissance. Il est un des objets partiels prélevés sur le corps : objet oral, anal, phallique, auxquels Lacan a rajouté la voix et le regard. « C’est l’objet que le sujet imagine être pour l’Autre, et cette imaginarisation peut être résumée, dite en une phrase. La construction du fantasme dans l’analyse amène à ce savoir : savoir quel objet j’ai voulu être pour l’Autre. Le sujet conduit sa vie en fonction de son fantasme, dit fondamental par Lacan, parce que la phrase du fantasme est le fondement de sa conduite. Et le sujet en jouit, le temps que sa vie soit conforme à ce fantasme. Le symptôme, le sujet s’en plaint, pris dans le fantasme, il jouit, à son insu, croyant que c’est l’Autre qu’il fait jouir, qu’il satisfait[[8]](#footnote-8). » Dans le récit de ma naissance, ma mère aimait dire que quand elle m’avait prise avec elle dans son lit, elle n’était plus seule. J’ai pu saisir comment je m’étais vouée à être celle qui par sa présence allait combler le manque de l’autre. Dans mon travail à l’hôpital, ce ne fut pas sans souffrance mais un savoir-y-faire avec la parole du patient me permettait de « le convier à élaborer sa singularité [[9]](#footnote-9)». Dans la relation amoureuse, il me fallut beaucoup du temps pour que je perçoive que la demande d’amour infini que j’adressais à un partenaire, me ravageait.

Le fantasme aperçu comme « un enfant est oublié » m’a permis de saisir ce qui se jouait dans le symptôme. L’oubli était repéré comme effet, mise en jeu du fantasme, et réalisé dans la cure même dans la façon de disparaitre par mes absences, l’objet regard comme objet de prédilection. Cette découverte amena une satisfaction qui alors me suffit. Comme dans le même temps je m’étais enfin séparé de mon compagnon de l’époque, bien après mon divorce, je dis à l’analyste que je voulais en rester là. L’analyste me laissa partir avec cette remarque « Attention à votre pente à la solitude ». J’ai été surprise par cette interprétation qui me parut inappropriée, mais elle se révéla inoubliable et pierre d’attente pour la fin de la cure. Comme l’indique Jacques-Alain Miller « Certains sujets ont élucidé leur répétition, cerné leur signifiant destinal, mais leur analyse n’est pas achevée tant qu’ils n’ont pas cédé la jouissance qui pour eux reste attachée à cette répétition et à ce signifiant.[[10]](#footnote-10) ». J’en étais donc là quand se termina cette première partie de la cure avec cet analyste.

Dans le Séminaire *L’expérience du réel dans la cure analytique*, Jacques-Alain Miller précise que le symptôme est un évènement de corps.

« …/…dès lors qu'on admet que symptôme est jouissance, satisfaction substitutive d'une pulsion - comme dit Freud – enfin, son caractère substitutif n'enlève rien à son caractère authentique, réel. La satisfaction substitutive n'est pas une satisfaction moindre.

Pour autant que le symptôme constitue une jouissance au sens de satisfaction d'une pulsion, et pour autant que la jouissance passe par le corps, que la jouissance est impensable sans le corps, le corps comme forme, ou plutôt comme modalité, comme mode de la vie, la définition du symptôme comme événement du corps est inévitable et elle a été formulée au moins une fois par Lacan. Je la ponctue, je la souligne, je la répète et par là même j'en fais un index fondamental de notre concept du symptôme. [[11]](#footnote-11)»

En quoi le corps est-il impliqué dans l’oubli et ses déclinaisons qui constituaient mon symptôme ? Après la passe, j’ai pu saisir l’impact d’un événement traumatique dont la trace m’était restée sous la forme d’une image sans parole, trace surgie alors que j’étais déjà en analyse. Je vois une photo dans une revue : quelqu’un est couché dans un lit. Il n’y a rien autour de ce lit. Ce vide me bouleverse, je réalise que j’ai déjà vu cette scène autrefois, dans une des maisons que nous avons habitées et je m’informe auprès de ma mère. J’avais trois ans, ma mère était malade, elle avait une typhoïde, et la maison était inondée, d’où le vide autour du lit. Je ne devais pas approcher de ma mère qui était en isolement. Il s’agit donc d’un vide surdéterminé à la fois par l’inondation et par le risque de contagion, vide entre le corps de ma mère et le mien.

Je vois ma mère et elle me laisse, par force, loin d’elle, comme si elle m’oubliait, encore. Qu’elle m’oublie est la signification que la petite fille de trois ans a donné à cette absence de réponse de la mère, le signifiant oubli prend une signification singulière, événement de jouissance, jouissance qui ne cesse pas de s’écrire.

Plus tard j’ai pu repérer comment le désir était limité par le fantasme : rester chez moi au lieu de rejoindre des amis, « préférer » la solitude comme refuge devant le désir de l’Autre. Être oubliée était la modalité de l’exclusion que Jacques-Alain Miller qualifie de « signification délicieuse, exquise[[12]](#footnote-12)», cette jouissance de n’être jamais à sa place.

Le fantasme limitait le désir, ce qui entraînait une grande inertie du sujet sous la forme de l’absence. Cette jouissance était ressentie comme fatigue, avec l’excuse que mon corps ne tenait plus le coup, l’exclusion s’incarnait dans le corps. A la fin de la cure, l’amplification de ce versant que j’avais nommé homéostasie dans le premier témoignage, devint insupportable. Cette exagération du symptôme me décida à reprendre l’analyse.

La dernière partie de la cure fut rapide. Je retournais chez le deuxième analyste pour conclure ma cure, c’est-à-dire pour tirer au clair certaines interprétations qui m’étaient restées en mémoire et dont j’entrevoyais qu’elles visaient la jouissance.

Je ne vais reprendre pour ma démonstration qu’une interprétation énigmatique de l’analyste vers la fin de la première partie de ma cure avec lui.

Je me plaignais d’avoir à m’occuper de ma mère, âgée et malade, et qui ne se sentait rassurée que quand j’étais près d’elle ou qu’elle me savait non loin. Cette situation me pesait, je m’en plaignais en séance, et l’analyste dit : « Si aller au bout du désir de la mère c’est satisfaire ce vœu de mort, il y a une difficulté à aller au bout du bout ». L’énigme de cet énoncé eut d’abord un effet d’angoisse, interprétation d’un vœu de mort, le rendant inoubliable, mais sur le moment lettre morte.

Quand je retourne chez ce deuxième analyste, quelques années plus tard, je n’ai plus peur du lever de voile sur le vœu de mort, au contraire, plus question d’oublier ce dont il s’agit.

 Je cite Jacques-Alain Miller dans l’os d’une cure : « Contrairement au poids de la culpabilité qui s’alourdit à mesure que s’accumule le savoir dans le cadre du discours universitaire, le savoir dont il s’agit dans l’éclair du moment de la passe libère le sujet de la culpabilité et allège le fardeau de son être. L’allégement du poids de la culpabilité est l’effet du dévoilement de ce savoir singulier qu’*il n’y a pas de rapport sexuel*.[[13]](#footnote-13) »

C’est la contingence d’une parole entendue qui permettra par un évènement de corps que se dévoile ce savoir singulier.

Lors d’une Journée de l’ACF qui portait sur l’exil j’entends mon analyste dire depuis la salle : « il n’y a pas de retour au pays ». Cette phrase me percute. Elle a un effet d’interprétation et même de précipitation avec un effet direct sur le corps. D’abord affamée, je suis prise d’une douleur telle que je dois partir et m’isoler.

Soudain je saisis le « Il n’y a pas de retour » comme il n’y a pas de rapport sexuel, et pas de retour de ce qui a été perdu. Il n’y a pas de retour au sein maternel.

Expérience de solitude radicale où se dissipe l’être de fiction que les rêves et le fantasme -*un enfant est oublié, seul* -, avaient construits. J’ai dit : « Rien ne m’oblige à incarner la solitude de ma mère, et les moments de solitude, si j’en fais quelque chose, ça me va. ». Aussitôt la douleur disparait, et tous les signifiants qui ont été repérés depuis longtemps dans la cure apparaissent alors dans une série logique et sont en même temps soufflés dans un éclair. Instant de voir auquel répond l’instant d’agir.

L’événement de corps venait de souffler l’incarnation pathétique du lien à ma mère.

« À l’instant où le savoir et la vérité se touchent en un point de façon contingente et où s’effectue ainsi une pulsation de la faille, le trait de lumière jaillit.[[14]](#footnote-14) »

La nuit précédant la dernière séance, je rêve : « Je suis dans une salle de spectacle un peu sombre dans le brouhaha. L’analyste est assis au rang derrière moi et je me retourne pour lui parler. Je veux absolument lui dire ce que j’ai découvert de ma cure. »

Alors que je lui raconte ce rêve décisif, l’analyste ajoute : « la salle de spectacle dans le rêve indique peut-être que vous pourriez en parler aux autres ? ».

Je décide de demander la passe.

Alors, le sinthome à la fin de la cure ? Il reste un savoir-y-faire avec la solitude : elle ne pèse plus, parce qu’elle est habitée par le plaisir des liens aux autres. L’oubli, les retards, étaient un symptôme qui avaient comme but de me protéger de la demande de l’Autre, tout en commémorant les absences de mon père, et celles des hommes qui ont partagé ma vie. Dans la solitude, je me cachais pour me protéger du regard de l’Autre, regard maternel intrusif, et des risques de surprises que ma curiosité à l’égard de l’Autre m’avaient fait subir. Plusieurs interprétations avaient permis un resserrage autour de l’objet regard. Un film, un livre, impossibles à voir, à lire, pour moi à cause de la description de l’effraction des yeux, de la tête, montrent comment la phobie infantile (peur que des cancrelats entrent dans mon nez ou mes oreilles), est réduite à un trou.

L’expression « incarner la solitude de ma mère » rassemblait tous ces éléments, et « rien ne m’oblige » indique la chute de l’objet hors du cadre du fantasme. Ce rien est la condition de l’invention, invention d’un savoir nouveau. En même temps l’instant de voir l’invraisemblable de l’élucubration et l’acte comme acquiescement à ce qui est aperçu.

Je m’adresse à l’École, je donne de la voix, à ma façon, je m’aventure à parler aux autres. « Le savoir, il faut l’inventer », souligne Lacan dans sa *Note italienne*. C’est ce que je fais, à ma façon, pas à pas.

Au début de *L’os d’une cure*, Jacques-Alain Miller évoque le tableau d’Holbein *Les ambassadeurs,* dont il lui est arrivé d’en faire l’emblème de la passe. « Le crâne n’apparaît, ne se révèle qu’au moment où l’on se retourne pour jeter un dernier regard sur le tableau en quittant la pièce. La passe est ce dernier regard sur son analyse.[[15]](#footnote-15) »

Cette évocation résonne particulièrement pour moi. Dans ce rêve conclusif, je me retourne vers l’analyste qui est derrière moi, comme un dernier regard sur mon analyse.

Dominique Jammet

1. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*,Seuil, p. 259. [↑](#footnote-ref-1)
2. Miller J.-A., *L’expérience du réel dans la cure analytique*, inédit, cours du 26 mai 1999. [↑](#footnote-ref-2)
3. Miller J.-A., *L’os d’une cure*, Ed. Navarin, p. 58. [↑](#footnote-ref-3)
4. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome,* Paris, Le Seuil, p. 133. [↑](#footnote-ref-4)
5. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*,Seuil, p. 281. [↑](#footnote-ref-5)
6. Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF, (1990), p. 7. [↑](#footnote-ref-6)
7. Miller J.-A., *L’os d’une cure*, Navarin éditeur, p. 46. [↑](#footnote-ref-7)
8. Lacadée-Labro D., « Du symptôme au sinthome », *Ornicar ?* digital. [↑](#footnote-ref-8)
9. Merlet A., « La conversation sur les embrouilles du corps », *Ornicar ?* n°50, p. 250. [↑](#footnote-ref-9)
10. Miller J.-A., *L’os d’une cure*, Navarin éditeur, p.48. [↑](#footnote-ref-10)
11. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-11)
12. *Ibid*, p. 52. [↑](#footnote-ref-12)
13. Naveau P., « L’expérience et son résultat », *Ornicar* digital. [↑](#footnote-ref-13)
14. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-14)
15. Miller J.-A., *L’os d’une cure*, p. 17. [↑](#footnote-ref-15)